

CROQUIS BLIDEENS

par Pierre Devesa

Nous avons évoqué Badiguel... mais souvenez-vous... !

LE ROI DES CANARIS (ou des CANARIES ?)

Il portait un costume indéfinissable, fait de toile de sac. Une sorte de béret confectionné dans la même matière finissait d'habiller ce personnage singulier, braconnier à ses heures.

Officiellement gardien de nuit d'une scierie, il y trouvait le gîte. Quant au couvert... l'occasion y pourvoyait.

Je ne sais pourquoi tous les enfants le poursuivaient en hurlant : " Roi des Canaris ! Roi des Canaris ! " et lorsqu'il se retournait, furieux, pour les poursuivre en marmonnant de vagues imprécations, la bande s'éparpillait saisie d'une terreur... délicieuse. .

Ce sobriquet demeure un mystère : avait-il la fierté ombrageuse et conquérante du conquistador qui prit ce titre en fondant en 1479 la première colonie espagnole aux îles du même nom ? Ou bien était-ce une allusion aux charmants serins dont les cages disparaissaient des fenêtres et balcons dès qu'il était en vue ? On ne le saura sans doute jamais... Il repose dans le carré protestant du cimetière de Blida, contre le mur de la nécropole Israélite.

LE MARCHAND D'OUBLIES .

Agitant sa cliquette de bois, il se tenait à la sortie du lycée, proposant aux potaches gourmands ses délicieux cornets en pâte gauffrée, craquante et légère, " por cent sous... "

Nous trouvions le prix exagéré, notre professeur de latin nous ayant appris que ce mot venait du participe passé " oblatum " qui signifie : " offert ".

LE MARCHAND DE CORBEILLES EN OSIER

Son monotone " ...chand'corbeilles ", poussé d'une voix aiguë et crescendo, réveillait au heures chaudes de l'été plus d'un amateur de sieste.

LE MARCHAND D'HABITS

De rue en ruelle, de venelle en escalier, il achetait tout, le meilleur et le pire, " des vieux habits, des vieux souliers, des vieux chiffons... ", après des marchandages infinis.

LE MARCHAND DE POISSONS

Il dévalait le boulevard Trumelet et l'avenue de la gare avec son " diable " et sa balance à fléau, hurlant d'une voix éraillée ses " sardines fraîches, li rougets, li merlans " arrivant à l'instant de Fouka, de Douaouda ou de Chiffallo

LES CRIEURS DE JOURNAUX

Sortant de l'Imprimerie Mauguin comme les abeilles d'une ruche, ils s'éparpillaient dans toutes les directions, pieds nus et une grosse liasse de " Tell de Bi'ida " sur le bras, en criant de tous leurs poumons " Li Tell di Bli-di-a " ! C'étaient, le plus souvent, de jeunes yaouleds d'une dizaine d'années qui, le reste du temps, ciraient les chaussures sur leur boîte de confection très artisanale, en invitant le client à changer de pied d'un roulement de brosse énergique.

Bien d'autres petits métiers ont eu leur moment de gloire. Lisez donc les délectables " cris de la rue " de notre ancien professeur, **Marc BRETIN**, dans son très bel ouvrage : " Saâda ".

" **GALOUFA** ", le ramasseur de chiens errants, n'était pas spécifique à Blida, mais son fouet-lasso et ses cages impressionnaient les enfants.

Vous vous souvenez tous de l'inénarrable "**BADIGUEL**" qui se lançait, lorsqu'il était un peu " gris ", dans des déclarations enflammées sous le balcon des jeunes filles.

Et maintenant remontons plus avant dans le temps...

Avant la guerre de 1914, un indigène surnommé "**POT-DE-FLEUR** ", véritable ancêtre spirituel de Badiguel, se tenait en faction sur la place d'Armes, le turban toujours orné de fleurs de saison, barbe blanche et langue déliée, il servait de cicérone aux touristes vers les cafés chantants et le quartier " des plaisirs délicats " (Becourt).

" GOHA LE SIMPLE " animait à toute heure les cafés maures de la place d'Alger, bondés de maquignons venus du bled ou descendus de l'Atlas, de ses plaisanteries fines ou de ses folles prédictions. Il était si apprécié des fumeurs de kif et de consommateurs de thé à la menthe que la place d'Alger était souvent appelée " Place de Goha ". Et ceci se passait... voilà plus d'un siècle !

Pierre Devesa.